

BIEN-ÊTRE ANIMAL OU LIBÉRATION ANIMALE ?

par Francis **WOLFF**¹

Les scientifiques (éthologues, vétérinaires) discutent actuellement diverses définitions du bien-être animal. Mais ces discussions sont en fait étouffées par des mouvements beaucoup plus radicaux : antispécistes, véganes, etc.

C'est là que commencent les confusions.

Alléger la souffrance des hommes ou des bêtes, qui pourrait être contre cet idéal généreux ? Cependant, la mode végane n'est pas un brusque accès de fièvre altruiste. Les associations caritatives, qu'elles s'occupent de la détresse des sans-abris ou de l'accueil des réfugiés, le constatent quotidiennement : c'est comme si l'obsession animalitaire avait éclipsé la plus élémentaire préoccupation humanitaire.

Lutter contre le productivisme de l'élevage industriel qui réduit souvent les bêtes à des objets, n'est-ce pas un objectif vertueux ? Cependant, le mouvement abolitionniste, telle l'association ne défend pas l'amélioration des conditions d'élevage mais son abolition : « il n'y a pas de bon élevage, c'est forcément une exploitation des plus faibles ». Il n'est plus question de défendre le « bien-être animal » ni même la « bien-traitance », il est désormais question de nous passer de toute relation avec les animaux.

N'est-il pas nécessaire de défendre les animaux de compagnie quand on sait le réconfort qu'ils apportent aux personnes isolées ? Cependant, les mouvements de « libération animale » s'appuient sur une idéologie antispéciste qui milite au contraire pour leur éradication. Selon eux, les animaux devraient vivre libres et, afin d'éviter que se propagent ces races esclaves, il faudrait les stériliser !

À l'heure des désastres causés par l'exploitation forcenée de la nature, n'est-il pas temps de revenir au respect de toutes les formes de vie ? Cependant, l'actuelle idéologie animaliste n'a rien à voir avec l'écologie. La première ne s'intéresse qu'aux individus capables de souffrir, la seconde s'inquiète de l'équilibre global entre espèces et ne fait pas de différence entre être vivants sensibles et non sensibles. Opposées dans leurs principes, elles ont aussi des conséquences contraires : pour préserver certains équilibres écosystémiques, il faut parfois lutter contre les espèces nuisibles, mais d'un point de vue animaliste, aucune espèce n'est nuisible...

L'actuelle mode végane n'est ni la manifestation d'une flambée d'empathie ni une forme de « défense de la biosphère ». Il faut la prendre pour ce qu'elle est : une nouvelle utopie. C'est la clé de son succès auprès d'une partie de la jeunesse urbaine désorientée par la politique. Si elle rallie tant de cœurs généreux, inspirés par un idéal altruiste et un égalitarisme illimité, c'est bien parce qu'elle annonce, non une « terre promise où coulent le lait et le miel » (nés de l'exploitation animale), mais un monde sans prédation ni souffrance, en somme sans Mal.

Nous tenterons de distinguer les différents courants animalistes. Nous nous efforcerons d'analyser les causes profondes de la nouvelle utopie « abolitionniste », ses causes historiques, scientifiques et politiques.

Nous tenterons aussi de définir les conditions d'un traitement éthique, c'est-à-dire humaniste, des animaux.

¹ Philosophe, professeur émérite à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.